

A photograph of a street scene. In the top left, the rear of a red car is visible. A traffic light stands on the right side of the road. Below it is a sign with a bicycle symbol. A pedestrian is walking across a zebra crossing in the foreground. The scene is partially obscured by autumn leaves in the bottom right corner.

Claire Obscure

SORTIE DE ROUTE

RÉCIT DE QUARTIER

Aux vents
qui viennent

Capitaine au long cours

Tout l'été sur ton radeau de carton, les lunettes sur le bout du nez, tu lis. Toute la journée à bouquiner, aussi longtemps qu'il fait clair, tu lis.

Tu t'es installé au parc quelques jours avant ton anniversaire, le 25 juin. Trois mois déjà.

C'est long trois mois.

Pas d'alcool, pas de tabac. Pas de café non plus, je crois. Toute la journée avec tes livres, assis en indien, sans bouger.

C'est ça qui étonne et qui fait que, d'un coup, j'ai le goût de ralentir moi aussi. Ça me questionne, cette pause que tu fais.

Alors j'arrête sur le trottoir, pour connaître l'histoire du gars parké sous les grands pins, dans ce petit îlot de vie juste derrière l'abribus.

Je m'attends à une histoire de misère. Ou à une histoire de folie.

Ben... pas vraiment.

— J'ai jamais passé un si bel été de ma vie!

— What!?

Tu me dis ça, les yeux tout pétillants. Avec un sourire d'enfant. Un enfant de sept ans, à qui il manque deux dents.

Sept ans, l'âge de raison. Mais toi, as-tu perdu la raison, quand t'as quitté ton ptit appart encombré, au coin de Saint-Laurent? T'avais pourtant passé 32 ans là.

Accident de travail, une job en moins et mal de dos,
tu tournes en rond tout seul à jouer des jeux vidéos.
L'appart devient petit.

Accro aux écrans, ça ressemble à mon histoire...
Sylvie, droguée à l'ordinateur.

Pu d'argent pour payer ton loyer, tu abandonnes le
navire, et tu files comme ça, en douce. Des rouleaux de
30 ¢ dans ta poche, quelques cossins dans un sac à
dos, et une vieille couverture marron...C'est tout.

— J'ai toute laissé derrière; l'ordi, le cell et pis les
meubles entassés.

Tu laisses surtout la sensation d'être coincé dans une
vie trop petite.

T'as mal aux pieds, t'as d'la misère à marcher un
kilomètre, mais tu prends le large pareil...

Pas pour aller au bout du monde, non. Juste pour aller
au parc, cinq rues à l'ouest. Pas plus compliqué que ça.
C'est là que tu trouves ton nouvel horizon.

Et pis t'installes ton ptit radeau au grand air.

Bizarre de vie

Moi, je craque quand j'entends des histoires comme ça.
L'histoire d'un gars. Assis en indien. Au grand large
avec quelques vieux sacs sous une bâche, pour la
traversée du grand nulle part.

Toutes ses affaires juste-là, derrière lui.

Ben oui, je peux mettre plein d'étiquettes là-dessus,
sans-abri, drogué, autiste... Mais ça servirait à quoi?

Ça sert à qui, les étiquettes? Aux vendeurs de pilules?

Tu choisis ton spot près de l'abribus et des passants plutôt qu'autour de l'école ou derrière les sapins. Tu veux montrer que t'as rien à cacher.

Ton prénom

— Jean.

Y a pas plus court comme prénom. Quand je fais ta carte du ciel, comme je sais pas le nom de ta famille, j'écris « Jean du parc ».

Jean du parc est né un jour d'éclipse. Éclipse totale de Lune, c'est pas banal. Comme celle de dimanche dernier. Et la semaine prochaine, on a une éclipse de Soleil pile le jour de l'équinoxe.

Pile poil le jour de l'équinoxe. C'est rarissime. Et pas mal synchro tout ça, si tu veux mon avis.

Marin d'eau douce, tu navigues sans bouger d'un iota, juste à regarder le monde passer : tes voisins. Tu restes immobile sur ton radeau de fortune, et ce sont les gens et leurs histoires qui te traversent, sans que tu aies à faire un pas.

C'est reposant.

Surtout pour quelqu'un qui a mal aux pieds.

J'avais oublié qu'être là suffit. J'avais oublié ça, moi. C'est pour ça que je cours tout le temps.

À part la nuit.

La nuit, je ralentis, c'est vrai, mais je prends même pas le temps de regarder les étoiles filer. Alors imagine le jour... C'est pas possible.

C'est pu possible en 025.

Peut-être qu'en 026 ça changera? Peut-être qu'en 026 on aura le temps?

Jean, lui, nous observe et me raconte nos vies, la vie des gens du quartier. Une conversation, un sourire ou même un simple salut peuvent faire sa journée.

J'entend les histoires toutes simples de Gérard qui vient jaser chaque soir ou d'Hélène apportant ses délicieux repas chauds.

Le plus réconfortant pour Jean ne ressemble pas à de grands actes héroïques. Ce sont les petites attentions quotidiennes qui le touchent au coeur. Il côtoie enfin le côté lumineux de l'humanité.

Jean, du parc, aime les humains. Tels qu'ils sont.

— Y a toute sorte de monde qui m'apporte à manger : des blancs, des noirs, des arabes, des indiens... de toutes les races pis de toutes les religions. Ils sont toutes différents mais y ont une chose en commun : la bonté. Sont toutes bons.

Tu dis ça souvent, Jean.

Et quand tu dis les mots « bons » et pis « bonté », tu pèses fort sur le crayon.

Ton nom

Tu m'apprends ton nom de famille : Roy. Alors je corrige le nom sur la carte du ciel.

Jean Roi du parc. Ça sonne pas pire, je trouve. :)

Tu me dis aussi que tu as pris ta décision; tu ramasses ton petit bazar et pars demain matin pour un refuge, avec l'idée de remettre pied à terre.

Un appart? On verra.

Là, la pluie s'annonce, pour ce soir et demain... C'est plutôt moche un départ tout seul et tout mouillé.

Hugues entend ça, se pointe et t'offre un coin pour dormir au sec, une douche, un rasoir et des vêtements trop serrés. Ta dernière nuit sera ici, dans mon immeuble.

Aux portes de l'équinoxe.

Premier jour d'automne

Au petit matin, Jean Roy part avec son baluchon vers la Place d'Armes. Armé d'un sourire? J'sais pas trop...

À sa place, me semble que j'me sentirais coincée.
Pas toi? Comme un appel à l'air. Et à la vie qui vibre.

Des Jean Roy, y en a mille au Québec, c'est comme les John Smith aux États. Avec un nom si simple, tu passes sous le radar avec ton radeau de carton, matelot.

Surtout quand on ne s'arrête pas, quand on file sur l'autoroute trop bien balisée de nos vies. Juste un sans-abri barbu assis en indien. Tellement banal.

Ce matin il pleut encore et je te jure : le parc Saint-André-Apôtre pis même le boulevard Henri-Bourassa semblent un peu vides sans toi, Jean Roy du parc.

Tu es parti au petit matin d'un jour d'éclipse. Comme quand tu es né.

Comme c'est étrange, ces hasards qui n'en sont pas.

Alors je te dis « So long, moussaillon », et bon vent! Je sais que tu reviendras nous voir au printemps. Parce que tu l'as promis, et parce que t'étais content, vraiment content de nous le dire.

L'automne, là

Étrangement, je ne suis pas triste. Je suis plutôt joyeuse, même si cette drôle d'histoire me fait brailler comme un veau.

Ce fait divers, cette anecdote est tellement intense pour mon petit cœur, qui sait trop bien que les grands vents approchent.

En fait, ils sont déjà là.

Postscriptum

Cher Jean,

C'est toute une aventure de quitter le port et de passer un été sans gouvernail, sur un radeau de carton à marée basse. On t'a dit souvent que tu devrais écrire et raconter ton échappée.

Trop tard. On t'a pris de court car ce récit s'est écrit tout seul. Tout seul mais à plusieurs mains.

Je t'ai offert un vieux Bic, tu te souviens? Use-le bien. Car j'ai très envie qu'on lise aussi ta version, un de ces quatre.

Amitiés, Amiral



Ahuntsic, le 23 septembre 025



« Les yeux sont le miroir de l'âme », qu'ils disent.

D'habitude, pour garder l'anonymat,
on cache les yeux et on montre tout le reste.

Moi, je préfère voir nos yeux.

Filer en douce

La photo en couverture est de Maryse, le selfie est de Hugues, merci à vous deux d'avoir croqué ce bout d'histoire.

Merci à Ève-Line, Pascal, Monique, Habiba et France.

Le pdf se trouve sur mon site web,
claireobscure.com







C'EST LA SAISON DES MARRONS.
ELLE FAIT TOURNER LE VENT.